

---

## QUELQUES IDÉES QUE M'INSPIRE L'ŒUVRE D'HENRI VAN LIER

JACQUES CORTÈS

### Préface

Je dois avouer ma perplexité en face d'une œuvre aussi **colossale** que l'Anthropogénie<sup>1</sup> d'Henri Van Lier. L'adjectif que je viens d'employer – avec des variantes sonores plus ou moins importantes – est, on peut le vérifier facilement, commun à des dizaines de langues : anglais, allemand, espagnol, croate, polonais, russe, irlandais, néerlandais etc. et se justifie généralement – comme c'est le cas ici – dans une situation d'interlocution nécessitant un jugement intense, soutenu, emphatique, voire paroxystique où l'intonation, l'accentuation et le geste confèrent à la désignation une présence phonosémantique et dramaturgique reléguant le domaine proprement linguistique (la combinaison de phonèmes) au rôle de simple support de l'énonciation. Au-delà du *digitalisable* (comprendre *le numérique*) à la portée de n'importe quel ordinateur, il y a la désignation *analogique* difficilement traductible en termes binaristes de « 0 » et « 1 ». Les trois syllabes du vocable employé, en effet, constituent en elles-mêmes, du point de vue strictement oral, un discours complet. On est donc dans une situation où le locuteur joignant le geste à la parole, communique une émotion, réelle ou feinte (tout à fait réelle ici), où le sens recherché passe massivement par le corps envisagé globalement (*tempo, intonation, jeu des mains et des bras, position de la tête, mimique etc.*) pour attribuer au message sa pleine valeur illocutoire dithyrambique, ironique, sarcastique... Cet exemple très banal constitue l'aspect le plus immédiat et simplificateur pour remonter concrètement à l'origine du monde et comprendre comment, par exemple, la communication par le langage est apparue. Il faut pour cela, bien sûr, ajouter le temps (quelques milliards d'années au bas mot), l'espace terrestre et les variations climatiques et géologiques où se sont développées « toutes les espèces minérales, végétales, animales, et un jour hominiennes »<sup>2</sup>. Le territoire exploré est immense et se propose, anthropogénétiquement de montrer que « le corps d'Homo a été sélectionné comme un organisme segmentarisant », c'est-à-dire s'adaptant progressivement à son cadre de vie sur tous les plans (*physiologique, social, spirituel, scientifique, technique, sentimental, érotique, passionnel, artistique, linguistique, philosophique, éthique, médical...*) pour nous amener à ce que nous sommes aujourd'hui.

Présenter les choses ainsi est une réduction à caractère presque blasphématoire car l'œuvre d'Henri Van Lier est une totalité explicative, certes non exempte de doutes et de réserves de la part de son auteur lui-même, mais qui mérite d'être envisagée avec la plus grande humilité et respect. Personnellement, j'ai passé beaucoup de temps à la découvrir, avec un sentiment d'émerveillement comparable à celui qu'ont pu m'inspirer à d'autres moments de ma vie, les récits les plus extraordinaires de la littérature mondiale. Je crois que c'est ainsi que je suis le mieux entré dans le monde d'Henri Van Lier, je veux dire dans un état d'esprit ouvert à des idées neuves et audacieuses d'autant mieux acceptées par moi qu'elles me paraissent nimbées de poésie, de

délicatesse et même d'humour. Pour des raisons qui tiennent à mon histoire personnelle, je m'en tiendrai à quelques observations très cursives dans le domaine de la communication.

Les mots, donc – et là je suis entièrement en accord avec Van Lier - n'ont pas qu'une vie grammaticale même si cette dernière – apparue sur le tard, quand l'essentiel était déjà construit - est une entreprise de classement dont on ne peut que se féliciter des services qu'elle rend<sup>3</sup> à ceux qui en connaissent bien les nuances souvent pleines d'ambiguïté, de mystère ou même d'incohérence<sup>4</sup>. Mais connaître la grammaire n'est pas une obligation. Elle peut même se révéler nuisible comme le remarquait facétieusement Lucien Tesnière dans ses *Éléments de Syntaxe structurales*<sup>5</sup>. De toute façon, avant de parvenir au stade de la *grammaire* désignant étymologiquement (grec *Grammatikê* et latin *Grammatica*) « l'art anthropographique de lire et d'écrire des lettres », il faut passer par celui de la phonosémie, comme le précise Van Lier lui-même quand il dit que « *le langage procède par phonosémie manieuse* », ou bien encore qu'il est « *le résultat d'une sélection phonosémique* » puisqu'« *il n'y a de langage qu'en interaction* ». Et j'ajouterai en interaction **orale** où la présence physique joue un rôle capital<sup>6</sup> comme je le disais *supra*.

Il est fort probable (même s'il ne s'agit là que d'une conjecture plausible, évidente même, mais invérifiable) que chaque langue a mis un nombre incalculable de siècles à se construire, et que cette construction extrêmement laborieuse a été purement et simplement de nature sonore et gestuelle dans le cadre des milliards d'échanges à visée illocutoire devenus peu à peu intelligibles et codifiables avec le temps pour une communauté donnée. Ces langues ont ainsi rassemblé l'ensemble des savoirs nécessaires pour caractériser les actes humains dans une vision synthétique des procédures sociales et techniques exigés par les besoins de communication (économiques, nourriciers, sexuels, sécuritaires, artistiques...) de base. Se sont ainsi construits, comme une « *appréhension corporelle du monde* », ou mieux, comme une indexation sonore et gestuelle de ce dernier, des langages phylogénétiquement élaborés, transmis et enrichis de génération en génération par l'union du geste et de la parole (borborygmes dramaturgiques se transformant peu à peu en phonosémantèmes), donc par le bouche à oreille, pendant des millénaires difficilement chiffrables.

L'anthropogénie – qu'on me pardonne cette répétition – est donc le défi **colossal** d'une pensée humaine désireuse de tout englober pour expliquer la totalité de ce qui a pu se passer depuis la naissance d'Homo (*habilis* puis *erectus*, puis *sapiens*, puis *sapiens sapiens* jusqu'à notre parent du *Cro-Magnon*, le plus jeune de tous avec seulement 40 mA). Henri Van Lier est un évolutionniste post-darwinien, à bien situer dans un univers où ce qui est envisagé de prime abord, ce n'est pas l'homme en tant qu'essence<sup>7</sup> mais l'être comme *Homo*, c'est-à-dire « *comme ces individus, ces espèces observables, attestés par des fouilles, des analyses d'os, des œuvres étudiables (foyers, silex, incisions etc.)* »<sup>8</sup>. Il ne s'agit donc pas d'une vision récurive de l'histoire mais d'un « *état de fait* » à partir duquel nous est proposée une étude évolutionniste inspirée de Darwin, phénoménale entreprise phylogénétique qui nous fait parfois penser aux travaux d'Edgar Morin ou de Michel Serres dans la mesure où Henri Van Lier « *opère de grands remembrements conduisant à relier, contextualiser et globaliser des savoirs jusqu'alors fragmentés et compartimentés, et qui permettent d'articuler désormais de façon féconde les disciplines les unes aux autres* »<sup>9</sup>.

Evidemment, les représentants des disciplines organisées, qui ont actuellement pignon sur rue, ne peuvent que se sentir mal à l'aise devant la théorie de la complexité en général, devant l'anthropogénie en particulier. Je ne suis pas sûr que l'écart entre les possibilités (non encore explorées complètement) de la linguistique et les travaux de Van Lier, soit aussi considérable qu'on peut le penser à première vue. Lorsque Ferdinand de Saussure affirmait que « *la langue*

*est forme et non substance* », ne précédait-il pas la pensée très exacte de Van Lier ? Cette petite phrase, en effet, signifie tout simplement qu'il n'y a rien d'absolu dans la langue mais uniquement des relations situationnelles où le mot employé dépend de circonstances extérieures et intérieures appelant un comportement illocutionnaire exprimé vocalement, donc dramaturgiquement, par le locuteur avec tous les ingrédients sonores, gestuels et comportementaux qu'exige la situation. Henri Van Lier ne dit pas autre chose quand il pose « *qu'il n'y a de langage que dans l'interaction* ». Bien sûr, le linguiste, avec Saussure, travaille uniquement en synchronie et ne remonte pas jusqu'à l'homme du Cro-Magnon, mais on sait que l'homme sapiens et l'homme moderne constituent une seule et même espèce. La recherche anthropologique peut donc être envisagée à n'importe quelle époque dans une perspective évolutionniste. Qu'un esprit moderne éprouve le plus grand désarroi devant un univers qui lui semble totalement imaginaire, est une réaction complètement compréhensible, mais qui ne me paraît pas infirmer le projet grandiose de ce grand aventurier de l'esprit qu'a été Henri Van Lier. Nous avons besoin de ces audaces pour colorer notre monde et je me plais ici à rappeler un texte prolongé par une anecdote puisés dans le livre de Morin cité à la note n°4 (p. 38 et 39) :

*« La vie est une moisissure qui s'est formée dans les eaux et à la surface de la terre. Notre planète a engendré la vie qui s'est développée de façon buissonnante dans le monde végétal et animal, et nous sommes un rameau de cette évolution, parmi les vertébrés, les mammifères, les primates, porteurs en nous des héritières, filles, sœurs des premières cellules vivantes. Par la naissance, nous participons à l'aventure biologique ; par la mort, nous participons à la tragédie cosmique. L'être le plus routinier, le destin le plus banal participe à cette tragédie et à cette aventure.*

Et voici en complément l'anecdote :

*Au cours d'un banquet au château de Beychevelle, Michel Cassé répondit à un œnologue distingué qui lui demandait ce qu'un astronome voyait dans son verre de Bordeaux : « Je vois – expliqua-t-il, la naissance de l'Univers puisque je vois les particules qui s'y sont formées dans les premières secondes. Je vois un soleil antérieur au nôtre puisque nos atomes de carbone se sont forgés au sein de cet astre qui a explosé. Puis ce carbone s'est lié à d'autres atomes dans cette sorte de poubelle cosmique dont les détritons en s'agrégeant vont former la Terre. J'y vois la composition des macromolécules qui se sont assemblées pour donner naissance à la vie. Je vois les premières cellules vivantes, le développement du monde végétal, la domestication de la vigne dans les pays méditerranéens. Je vois les bacchanales et les festins ; Je vois la sélection des cépages, un soin millénaire autour des vignobles. Je vois enfin le développement de la technique moderne qui permet aujourd'hui de contrôler de façon électronique la température de la fermentation des cuves. Je vois toute l'histoire cosmique et humaine dans ce verre de vin, et bien entendu aussi l'histoire spécifique du Bordelais ».* Et Morin ajoute : « *Connaître l'humain, c'est non pas le retrancher de l'Univers, mais l'y situer* ».

Nous ne sommes pas dans le digitalisable lorsque nous lisons ce texte de Morin, mais dans l'analogique le plus fantastique, plongés dans un univers poétique de suppositions étayées de réalités étonnantes où Van Lier et Morin sont nos hôtes et nos précepteurs. La vision qu'ils nous proposent dépasse certainement nos habitudes, bouleverse notre confort intellectuel, relève du romanesque, de l'imagination, de l'inatteignable, de l'inconnaissable comme pouvait l'être l'exploration maritime du monde au XV<sup>ème</sup> siècle ou celle de la lune au XX<sup>ème</sup>. Jules Verne, s'il revenait sur terre, regretterait certainement son manque d'audace et trouverait dans la lecture de Van Lier, l'occasion de nouvelles aventures toutes plus invraisemblables que pouvaient l'être ses romans *De la Terre à la Lune* en 1865, ou sa *Maison à vapeur* en 1880. Je ne pense pas qu'Henri Van Lier se serait senti offensé d'être comparé à Jules Verne. En tout cas, ce n'est pas ici mon intention même si Mallebranche, dit-on, a dit que l'enfer est pavé de bonnes intentions.

Mais J'ai aussi des raisons toutes personnelles, et même un peu égocentriques, de vouer à Henri Van Lier une admiration particulière. J'en citerai simplement deux ici : 1) son audace et son ouverture d'esprit dans le domaine de l'analyse et présentation linguistiques, mais aussi 2) sa modernité pour démolir le côté mesquinement et catastrophiquement « pensée unique » de la mondialisation dans le domaine des langues et des cultures.

En ce qui concerne la linguistique, Van Lier considère, en effet, qu'il n'y a pas deux mais quatre articulations du « langage détaillé » :

1<sup>ère</sup> articulation : les segments vocaux initiaux transformés en **tons** puis en en **phonèmes**

2<sup>ème</sup> articulation : les phonèmes complétés pour se boucler en **glossèmes**

3<sup>ème</sup> articulation : les glossèmes se combinant en **séquencèmes**

4<sup>ème</sup> articulation : les séquencèmes construisant le **phrasé**

Tout disciple de Martinet reconnaîtra une analogie entre le couple *Phonèmes* (2<sup>ème</sup> articulation chez Martinet) et *Glossèmes* qui ressemblent beaucoup aux Monèmes ou unités de première articulation de Martinet.

Van Lier ajoute les **séquencèmes** et les **phrasés**, c'est-à-dire une combinatoire de glossèmes pour sa troisième articulation, et ce que je classe personnellement sous l'appellation de phrasé, **la musique** donc la mélodie mais aussi et surtout le **rythme** pour la quatrième articulation qui, dans la logique des trois précédentes, implique une combinatoire de **séquencèmes**, donc une possibilité de dépasser largement les limites de la phrase pour parvenir **au texte** et plus exactement même au **discours**<sup>10</sup>.

Cette quadruple articulation me ravit car je me souviens que Martinet, mon Maître vénéré, m'avait un peu remonté les bretelles, lors de la soutenance de ma thèse d'Etat en 1976, parce que j'avais émis l'idée que la double articulation du langage me gênait un peu aux entourures et que je sentais le besoin d'y ajouter une articulation rythmique qui, évidemment, sortait de l'orthodoxie stricte de l'approche fonctionnelle. Pour résumer les faits le plus possible, je montrais, en partant d'un texte de Baudelaire, que la signification suit le rythme qui tient, dans toute énonciation un rôle informatif capital. Le rythme, en effet, est toujours interprétation aussi bien par le locuteur que par l'écouter, et le sens linguistique au travers de l'organisation syntaxique d'un discours, vaut en fin de compte moins que sa cadence, son accentuation et sa ponctuation de silences plus ou moins longs dans un environnement donné. Grand prosateur, André Gide, dans son journal, en 1923, me confortait en disant ceci : « *l'exigence de mon oreille, jusqu'à ces dernières années, était telle que j'aurais plié la signification d'une phrase à son nombre* ». Ce sont là des considérations, comme on le voit, qui rejoignent en droite ligne la pensée d'Henri Van Lier à qui je suis infiniment reconnaissant de me rassurer après plus de trente ans.

Quant au rejet de la pensée unique par la défense du multilinguisme, il affleure constamment dans son œuvre parce qu'il est tout simplement constitutif de l'approche anthropogénique des faits de communication langagière. On ne sacrifie pas, sur les autels de la finance et de l'économie internationales, toutes les langues et les cultures du monde au profit d'une seule érigée en langue **hypercentrale** (dans le *modèle gravitationnel* de Louis Jean Calvet<sup>11</sup> ou, à peu près dans les mêmes termes, dans le *modèle galactique* d'Abram de De Swann<sup>12</sup>) sous les seuls arguments qu'il faut faire des économies de formation en ces temps de crise où les budgets nationaux sont exsangues et où l'humanité, pour pouvoir enfin communiquer de façon efficace, aurait besoin d'unification, tout particulièrement dans le domaine de la communication langagière. Une atmosphère délétère

de « sauve-qui-peut » mondial traverse la planète, véritable pandémie touchant tous les pays furieusement attachés à l'idée de s'américaniser le plus vite possible<sup>33</sup>. Prôner une telle nécessité, c'est définitivement opter pour la « pensée unique »<sup>34</sup> qui n'a jamais été, fort heureusement, la « tasse de thé » d'Henri Van Lier. A cet égard, je ne saurais trop recommander à nos lecteurs, de lire, *infra*, l'article de lui intitulé « Memorandum pour un terminologue débutant ». Finalement, dire avec Herder<sup>35</sup>, Humboldt, Saussure, Bally, Sapir, Whorf et Van Lier... que la langue est une « vision du monde », c'est précisément placer au premier plan le monde comme présence/absence incontournable. La langue, dès lors, devient pour Van Lier « un destin » « dont chacun hérite dans son milieu physique, son milieu social, ses images, ses musiques » c'est-à-dire dans toute son existence. On n'échappe pas à son destin et Jan Baetens dit fort justement, tout à la fin de son Avertissement que « *L'Anthropogénie doit beaucoup à l'amour d'Henri Van Lier pour la langue mais aussi pour les langues – rien n'est plus étranger à la pensée anthropogénique que la réduction d'Homo à un seul moule universel – et son texte aujourd'hui offert au lecteur est la preuve d'une nouvelle synthèse de l'écriture du monde* »

J'ai bien conscience d'avoir à peine effleuré la substance **colossale** (décidément ce mot me poursuit) de l'œuvre de Van Lier. Son projet me laisse tout simplement pantois par sa démesure mais aussi par le courage qu'il a fallu à cet homme pour affronter tant de savoirs, et avec quelle élégance ! L'anthropogénie est une tentative sans doute pleine d'incertitudes et de fragilité, une sorte de métaphore inachevée et pourtant infiniment éclairante sur l'univers qui est le nôtre car le livre d'Henri Van Lier est à bien des égards un grand texte quasi-prophétique. On peut comprendre qu'il puisse susciter des réactions très négatives chez celui ou celle dont il déstabilise les certitudes. Une certaine forme de pensée unique (la bête n'est jamais loin) se dissimule souvent sous une argumentation péremptoire. A mon avis l'anthropogénie, au-delà de la science dont elle est nourrie, est une œuvre d'art et c'est en tant que telle que je souhaite la considérer dans une comparaison finale par laquelle je voudrais embrasser dans la même révérence, l'œuvre d'Henri Van Lier, celle d'Edgar Morin et celle de Jacques Demorgon (à qui cette nouvelle revue du GERFLINT doit tant) car ils éprouvent tous trois, intensément, le besoin de conserver au Vaisseau spatial Terre, la diversité de toutes les composantes qui font sa richesse et son ouverture à la lumière, ce mot qui convient si bien à la Méditerranée.

Il y a un peu plus de 10 ans, en mars 2001, l'explosif de quelques fanatiques a détruit les Bouddhas de Bâmiyân dans le centre-est de l'Afghanistan. On a donc supprimé pour l'amour du vrai Dieu, une magnifique trace de notre passé. Les statues sacrifiées étaient, en effet, un des anneaux nous reliant à notre « ancêtre », aux milliers d'heures vouées par lui à « l'écriture » d'un « colossal » message de pierre, aux techniques, aux efforts, à la fatigue, à la générosité, au talent, à l'amour qu'il lui a fallu pour offrir à ceux qu'il ne connaîtrait jamais un présent éternel d'une grande beauté artistique. La route qui mène à l'infini est ainsi balisée de villes calcinées, de liberté volée, de symboles détruits, de décisions démentes. Le Moloch économiste est infiniment plus destructeur que son compère fanatique en religion. Ce qu'il exige, lui, avec la promesse de lendemains qui chantent, c'est le sacrifice de nos âmes, de nos cultures, de nos pensées, de nos langues. « (...) toute civilisation arrivée à notre stade », écrit Henri Van Lier, dans l'ultime alinéa de son livre, risque de devenir « autodestructrice ». Et il conclut par une crainte : « *Homo d'aujourd'hui pourrait être amené bientôt à vérifier la part de vérité et d'erreur de ce propos intimidant* ». Sage mise en garde en ces temps de grande fragilité et instabilité mondiales.

**CODA** : Que le Comité de rédaction de Synergies Monde méditerranéen m'autorise à reprendre brièvement ma casquette de président du GERFLINT pour lui dire mon admiration et ma reconnaissance et celles de toutes les autres équipes de recherche de notre réseau, pour le travail

*impressionnant que constitue ce recueil consacré à Henri Van Lier. Le projet n'était pas facile mais le résultat est là et les enjeux d'un tel travail sont suffisamment considérables pour amener – j'en forme le vœu ardent - la recherche en sciences humaines, notamment dans le domaine de la linguistique et de la didactologie des langues-cultures, à envisager de nouvelles et très nécessaires avancées.*

*Je remercie chaleureusement tous les auteurs de ce numéro. On me pardonnera de faire une mention particulière pour Jacques Demorgon, Nelly Carpentier et Françoise Ploquin, et de dire aussi à Monsieur Marc Van Lier combien nous apprécions sa présence parmi nous et le grand plaisir que nous a donné le touchant article de souvenirs sur son père.*

## Notes

<sup>1</sup> Le terme **Anthropogénie** est le titre exact du VIII<sup>ème</sup> chapitre de *l'Homme neuronal* de Jean-Pierre Changeux, Fayard, 1982, p. 331. Mais si Changeux met bien en relation le développement des industries humaines, et même pré-humaines avec celui du cerveau, en revanche il se montre sceptique sur les questions de communication et donc sur la naissance du langage, sans toutefois s'éloigner beaucoup des hypothèses d'Henri Van Lier. Il commence par dire, en effet: « *la corrélation entre l'évolution de la morphologie cérébrale et celle de la technologie des outils n'est pas parfaite* » et il conclut de cela : « *tout commentaire sur les aptitudes linguistiques de ces hominidés fossiles tombe d'emblée dans le domaine de la spéculation* », car « *l'habileté et la précision du geste n'accompagnent pas nécessairement l'usage d'une langue. Néanmoins, la confection d'un outil de forme définie requiert une représentation mentale de celui-ci et l'élaboration d'une stratégie de manipulations à effectuer. Les facultés d'imageries et de conceptualisation du cerveau des Australopithèques étaient donc déjà importantes. Ils devaient communiquer entre eux par le geste, mais utilisaient-ils déjà un répertoire diversifié de cris, rudiments d'un premier langage parlé* ». Comme on le voit, de tels propos, en fin de compte, confortent considérablement les hypothèses d'Henri Van Lier » (pp. 341-342)

<sup>2</sup> Anthropogénie de Henri Van Lier, op.cit.p.12

<sup>3</sup> Van Lier est le premier à le reconnaître quand il dit, à la fin de son remarquable article ; « *Epilogue linguistique, le parti existentiel des langues* » : « *Rappelons-nous d'abord combien la vue de la langue comme traductible a rendu de services* ».

<sup>4</sup> L'art de bien parler (ou de bien écrire) est souvent, comme en géométrie, la capacité de raisonner juste sur des figures fausses. Dire que *pencher*, par exemple, est un verbe d'action, est parfaitement absurde quand on dit que *le mur penche*.

<sup>5</sup> « *Le malade qui s'écoute trop se fait plus de mal que de bien. Le jour où tous les sujets parlants sauraient comment ils parlent, c'en serait fait de l'éloquence et du bavardage. Le linguiste lui-même, naturellement peu éloquent, perdrait complètement l'usage de la parole si, quand il parle, il n'avait soin d'oublier sa linguistique* ». *Éléments de Syntaxe structurale*, Klincksieck, 5<sup>ème</sup> édition, cinquième tirage, 1988, p.41.

<sup>6</sup> Au moment où j'écris ces lignes, la France est en pleine campagne électorale pour la Présidence de la République et il apparaît avec une netteté presque comique que la relation entre chaque orateur et son public est d'ordre purement et simplement passionnelle et dramaturgique. L'intellect n'est convoqué qu'à minima, l'orateur appelant, par son intonation, sa gestuelle et sa mimique, une réaction de jouissance sensuelle ponctuée par des hurlements orgasmiques, des applaudissements frénétiques et une mer agitée de drapeaux déferlant dans une liesse de bonheur, de délice, de volupté et d'abandon. On n'est plus en campagne mais dans un spectacle où l'on est acteur et spectateur à la fois.

<sup>7</sup> Comme nous l'explique *infra* Christophe Genin, qui est certainement, à ma connaissance, l'un des plus subtils connaisseurs de l'oeuvre de Henri Van Lier

<sup>8</sup> Ibid.

<sup>9</sup> On reconnaît là le style et les idées d'Edgar Morin formulées dans *La tête bien faite*, Odile Jacob, 1999, P.29

<sup>10</sup> Il me paraît toujours très artificiel de séparer la *Grammaire de Phrase*, la *Grammaire de Texte* et l'*analyse du discours* qui sont tout à fait complémentaires et liées.

<sup>11</sup> Calvet L.J. : *Le marché aux langues- les effets linguistiques de la modalisation*, Plon, Paris 2002

<sup>12</sup> De Swann A. *Language problems and Language planning*, Benjamin, Amsterdam, 1998.

<sup>13</sup> Un peu comme dans « les animaux malades de la peste » : « *ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés* »).

<sup>14</sup> J'ai personnellement dénoncé de multiples fois cette maladie contemporaine du monolinguisme mais je renvoie ici au dernier essai que Claude Hagège vient de publier chez Odile Jacob (janvier 2012) et qui a précisément pour titre *Contre la pensée unique* ». Le réquisitoire est implacable.

<sup>15</sup> Johann, Gottfried von Herder, *Fragments sur la nouvelle littérature allemande*, 1768